

nous la prenions pour protectrice et pour mère, que nous l'invoquions dans tous nos besoins.

La route qui conduit à Sainte-Anne d'Auray trace comme un long ruban dans la lande en fleurs. Sa silencieuse monotonie est pleine de charmes ; et quand le pied touche au seuil du pieux sanctuaire, dans l'âme du pèlerin, le monde, oublié depuis longtemps, a fait place déjà aux douces pensées du ciel.

La Bretagne, dès l'aurore du christianisme, eut ses vaillants apôtres. Avec le culte de Marie, celui de son auguste mère jeta sur le sol de la vieille Armorique de profondes racines. Une église s'éleva en son honneur, et la bourgade naissante se mit sous le patronage de son saint nom, *Keranna* ou village d'Anne (1). Sur ces murs, comme partout, la main du temps fit des ruines. En 1622, glorieuse date pour ce pèlerinage, des décombres à demi enfouis et de vagues traditions, voilà tout ce qui restait de l'antique chapelle. Toutefois, dans le champ du Bocenno où elle se trouvait, un étrange phénomène laissait entrevoir des desseins manifestes de miséricorde sur ces lieux. La charrue, dans l'enceinte de ces ruines, n'avait jamais pu tracer un sillon : sous une force irrésistible, elle était renversée ; l'attelage effrayé s'arrêtait ou se cabrait sous l'aiguillon.

Le fermier du Bocenno, Yves Nicolazic, rentrait un soir chez lui. Au près des ruines, sur le bord d'une petite source, coulant alors humblement sur le gazon, et devenue depuis la belle fontaine de sainte Anne, il aperçoit une dame d'un aspect auguste, debout et tournée du côté de la source. La crainte fait fuir le pauvre laboureur ; mais la réflexion lui a bien vite

(1) *Ker*, village, en breton, se retrouve dans le mot hébreu *kara*, réunion, ville.